L'ART SACRÉ



Greco. - Le Baptême du Christ (détail).

REVUE
MENSUELLE

OCTOBRE 1937

Le N°: 3 Francs

L'ART SACRÉ

revue mensuelle

(ne paraît pas en août)

Fondateurs : G. MOLLARD, J. PICHARD, L. SALAVIN

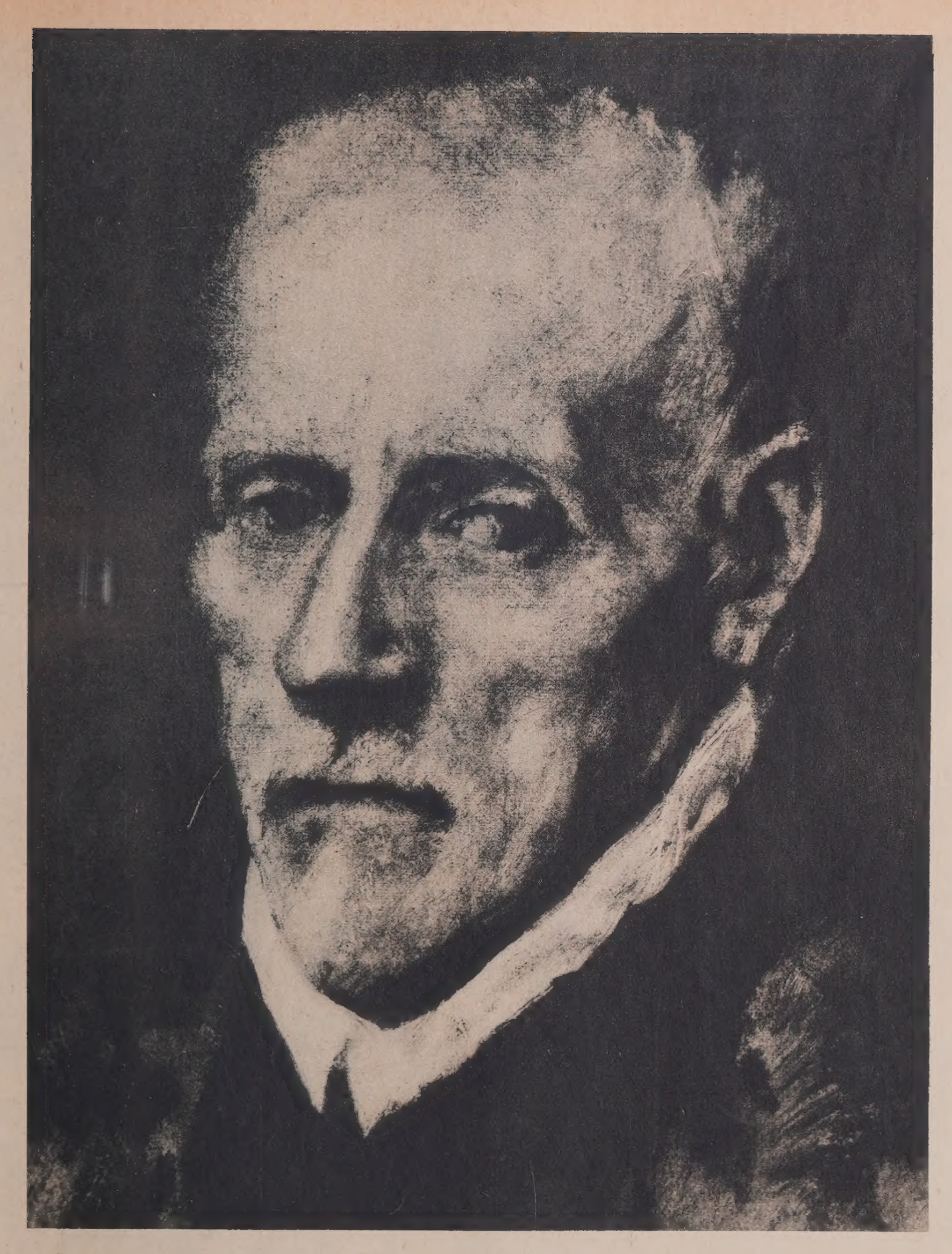
Directeurs :
P. COUTURIER, P. RÉGAMEY,
Dominicains.

Rédacteur en chef
J. PICHARD.

AUX EDITIONS DU CERF,
29, Boulevard de Latour-Maubourg, Paris (VII°)
Téléphone : Inv. 23-86 Chèq. Post. : Paris 1436.36
Publicité : M. LECOMTE, 167, rue de Vaugirard (XV°)

ABONNEMENTS
France - Belgique, 1 an : **25 fr.** — Etranger : **35 fr.**

COMITE DE REDACTION



3e Année **Sommaire** N° 23



Greco. - Sainte Famille.

Cliché Beaux-Arts



Greco, la mystique et les commentateurs

La belle exposition que M. Wildenstein avait organisée dans sa galerie du Faubourg St-Honoré pour cet été magnifique, et les commentaires qu'elle a suscités invitent à quelques réflexions sur le caractère mystique des œuvres du Greco. Il y a là des problèmes qui touchent à l'essentiel de l'art chrétien.

Quand nous lisons sous la plume de M. Raymond Cogniat (Préface au catalogue) « Greco a la valeur exaltante d'un Evangile... Ce qui, chez lui, peut être considéré comme un désir de respecter le réel est plus encore la volonté de donner une apparence tangible à l'irréalité du divin: Il a su trouver cette vérité de l'irréel, cette expression sensible du monde abstrait, bien souvent recherchée vainement après lui », nous craignons qu'il n'y ait là, avec des vérités, quelques malentendus. Quand M. Elie Faure (*Beaux-Arts,* 11 juin) nous parle de « l'élégance linéaire des nus dont les tressauts convulsifs que le catholicisme exige ne parviennent pas à masquer l'anthropomorphisme hellénique » ou bien encore de « cette transsubtantiation héroïque qui, malgré ses prétextes confessionnels, renonce à tout ce qui est hors de l'homme pour concentrer tout l'univers en l'homme seul », en ayant soin, d'ailleurs, de nous avertir un peu plus loin que « le surnaturel n'est pas ailleurs qu'en nous », nous nous disons que nos contemporains sont bien compliqués et qu'en tout cas, ils se font une étrange idée de la spiritualité catholique et spécialement de la mystique catholique... Et quand M. Legendre (*El Greco,* Ed. Hyperion) voit dans cet art « l'expression orientale et espagnole, c'est-à-dire orientale et



Cliché Beaux-Arts.

Greco. - L'Adoration des Bergers.

occidentale, c'est-à-dire enfin catholique, des plus profonds ser
timents religieux » et qu'après de fort justes et fort précise
précautions, il nous affirme cependant que « si la mystiqu
espagnole a un peintre ce n'est pas l'admirable Murillo r
Zurbaran, mais... le Greco apparenté à Sainte Thérèse », nou
ne sommes pas beaucoup plus convaincus ni rassurés.

Commençons toutefois par écarter des suspicions puremer
gratuites. Dans les ténèbres et les orages du Greco il ne s
passe rien de suspect, dans ses singularités nul ésotérisme. D
mystérieuses influences cabbalistiques ou gnostiques, je ne sa
quels ocultismes?... quels indices tant soit peu sérieux en a-t-on
Ce ne sont là, au fond, que d'inquiètes inventions littéraire
et rien de plus. Mais ceci dit, si, partageant la même foi catho
lique que le Greco on se cabre ainsi contre ces soupçons, ce
interprétations suspectes, il faut bien avouer toutefois qu'o
n'aura jamais aucunement besoin de défendre ainsi Giotto
l'Angelico, Duccio, le Maître d'Avignon ou Rembrandt: ave
eux on se sent en pleine et franche chrétienté. Mais ici l
mystère ajoute l'inquiétude à son obscurité: et c'est déjà u
indice que, pour nous, Greco ne sera pas, dans les arts, l
témoin majeur de la mystique chrétienne que l'on veut qu'
soit. Disons, au contraire, qu'il ne nous semble pas un très bo
illustrateur de la vie mystique, ni même simplement qu'il soi
au fond, avec tous ses charmes et tous ses dons, un peintr
vraiment contemplatif. Et sans doute nous savons bien qu'i
est peu de choses aussi provisoires et passagères, aussi fugace
que l'efficacité de l'expression religieuse dans les arts: de
gestes, des visages ont ému et bouleversé les âmes chrétienne
pendant de longues années, puis leur vertu s'épuise... ils n
touchent plus, n'éveillent plus le moindre écho, nous ne le
remarquons même plus. Des siècles passeront avant que le
mêmes œuvres retrouvent quelque pouvoir sur les âmes. I
faudra pour cela, la reconstitution d'un certain milieu spiritue
ressemblant à celui qui les vit naître et que les cœurs soien
redevenus un peu ce qu'ils étaient alors. Cela s'est produi
tour à tour pour les Primitifs, pour Rubens, pour George
de la Tour. Et peut-être la faveur que le Greco a retrouvé
parmi nous est-elle liée, pour une part, à cette renaissanc
mystique, de goût assez espagnol, qui s'est produite en Franc
dans ces derniers vingt ans... Quoiqu'il en soit, il est certai
qu'il ne faut pas formuler des conclusions absolues quand i
s'agit de la valeur religieuse intrinsèque des œuvres d'art: il
a là trop d'éclipses et trop de retours...

Cependant le cas de Greco paraît assez net pour qu'o
y puisse faire, avec un peu d'attention, des discernement
valables. Il est certain qu'il y a en lui quelque chose d'uniqu
et qu'en dépit de tout son héritage vénitien et grec, il n
ressemble à personne : d'autres sont plus complets e
plus profonds, mais celui-là est un enchanteur. Il suscit
aussitôt un certain climat autour de lui. Et cela s
voyait déjà rien qu'à la figure des gens que l'on rencontrai
chez M. Wildenstein. Les libertés qu'il prend avec les être
nous délivrent nous-mêmes de certains poids. Avec cet élèv
de Tintoret, avec ce baroque, on est loin déjà de la Renaissanc
et de Venise; ici les réalités spirituelles sont maîtresses, et no



Georges de Latour. - La Nativité (Musée de Rennes). Cliché Giraudon.

eulement des corps mais aussi de toute réalité extérieure. Ce nélange violent de réalisme précis et de déformations extrêmes, éfaisant les liens des conditions quotidiennes, porte déjà au urnaturel. Le jeu des lumières et des ombres, mêlant le ciel : la terre, les beaux visages tout creusés de pensées, tout ici ous emmène dans un monde où les âmes avec leurs désirs : leurs soucis exercent des droits absolus.

Sans doute, faut-il admettre aussi quelque chose de plus rofond; et par là nous rejoindrions volontiers certaines des énétrantes analyses de M. Jean Cassou (*Greco,* Rieder 1931). Quand celui-ci nous dit, à propos de Greco, que « c'est dans peinture même, dans l'acte de peindre qu'est le drame, et on dans son rapport avec le monde extérieur », et que l'œu- re de Greco « amène le monde des formes concrètes aux mites de la connaissance mystique », nous admettons bien u'il y ait, en effet, dans cette autonomie splendide, dans ces bertés, dans ces singularités mêmes la marque d'un certain empérament mystique. Nous savons bien, en effet, que le ystique si dégagé qu'il soit des contraintes et des dépendances xtérieures par les lumières et les impulsions surnaturelles qui régissent du dedans, y est pourtant souvent prédisposé par n certain tempérament naturel. Et l'on peut dès lors très gitimement établir là quelque corrélation avec des tempé- ments artistiques correspondants: Le Greco en serait un des s éminents, lui qu'on trouvait, par les plus beaux jours, oigneusement enfermé dans l'obscurité de sa chambre, et les deaux tirés, parce que, disait-il, « la lumière du jour troublait lumière intérieure »...

Mais enfin, tout cela, en fait de mystique chrétienne, ne va tout de même pas bien loin; car enfin, le mystique n'est pas seulement un homme qui prend avec le monde extérieur les plus belles libertés, et qui le transfigure au gré de ses ferveurs, c'est aussi et c'est, d'abord, un homme à qui certaines réalités cachées mais très précises se sont imposées et, pour commencer, les très concrètes, très humbles réalités humaines de l'Incarnation. Car il s'agit bien ici de réalités précises et non point d'« irréel » — et d'un surnaturel qui a existé très concrètement, très familièrement « en dehors de nous ».

Nous attendons d'un grand artiste qui serait un mystique et un contemplatif, qu'il ait d'abord le sens intime de ces très humbles réalités humaines, objets premiers des regards et de l'amour des chrétiens — car c'est précisément un des premiers effets de la vie mystique et de ses principes propres (dons de Sagesse et d'Intelligence) de nous en donner le sens et comme la « saveur », l'humble saveur humaine de l'Incarnation. Et ce n'est que par elles que l'on accède à ceux des mystères divins qui sont soustraits à tout mode humain: qu'on relise au chapitre XXII de sa « Vie » l'admirable page où Sainte Thérèse parle du rôle de l'Humanité du Christ dans la vie mystique. Nous sommes donc en droit de réclamer avant tout d'un artiste qui serait un mystique et un contemplatif qu'il ait, à tout le moins, un sens profond de ces réalités-là; nous voulons de lui un témoignage sensible sur elles, la poignante vérité de certains gestes, de certaines expressions qui ne trompent guère sur l'intimité où l'on a vécu avec les mystères de la foi — car le raisonnement ne peut suffire à les découvrir,



Greco. - L'Adoration des Bergers (détail).

ni même les intuitions du génie. En définitive, c'est beaucoup plus difficile de donner ce témoignage-là que d'allonger éperdûment ces beaux corps décharnés ou de mêler des anges aux franges des nuages et à l'obscurité de la nuit.

Il ne nous semble pas que Greco ait été ce grand peintre mystique, ni même simplement un homme d'oraison. On nous dira qu'il est bien chanceux de conclure ainsi de l'art d'un peintre à son âme. Oui, mais l'art et les dons éclatants de celui-ci précisément paraissent plus propices que tout autre à l'expression d'une âme qui aurait été mystique. Pourquoi ce langage si bien fait pour nous parler, ne nous dit-il jamais rien d'un peu profond, d'un peu vrai?... Si rarement un geste qui nous aille vraiment au cœur...! C'est que le tempérament y était, mais pas l'esprit. Ou enfin beaucoup moins que le tempérament. Le génie qui supplée presque à tout, pourtant ne peut donner cela. Il avait cette admirable compréhension, ces intuitions des grands artistes; il devait avoir un goût passionné des choses de l'âme; il était merveilleusement sensible aux réalités spirituelles; il décelait leur présence. Au fond il avait le sens du mystère mais il n'y entrait guère lui-même: il en subissait en quelque sorte la fascination et il avait le merveilleux pouvoir de rendre sensible cette fascination. Mais enfin avec tout cela on reste à l'extérieur, or c'est un royaume où il faut entrer soi-même...



Rembrandt. - L'Agonie au Jardin des Oliviers. Cl. Art Cathol.



Greco. - L'Agonie au Jardin des Oliviers.

Si je compare l'Adoration des Bergers qui est, ici, pleine de charmes et de grâces exquises, avec cette autre Nativité de Georges de la Tour, où il n'y a pas trace pourtant de transposition, de transcription spirituelles, de quel côté nous entraînera le mouvement naturel de notre sentiment religieux? Si nous étions agenouillés dans cette nuit de Noël, vraiment est-ce ainsi que nous serions, la main sur le cœur, le genou aimablement ployé...? Et dans ce prodigieux « Jardin des Oliviers », l'Ange posé devant le Christ comme un beau papillon de nuit, nous émeut-il autant que celui de Rembrandt, luttant corps à corps avec la tristesse et l'abattement du Seigneur? Si l'on excepte quelques visages, d'ailleurs admirables (le Saint Eugène, le Saint François stigmatisé de la collection Zuloaga), il faut bien reconnaître que ses saints ne sont jamais tout entiers à ce qu'ils sont ni à ce qu'ils regardent, ni enfin à ce qu'ils aiment: ils nous tiennent des discours, ils sont en représentation. Et ces grandes figures décharnées avec leurs gestes éperdus sont, évidemment, plus expressives des ardeurs et des élans d'une âme qui a fini par dévorer son corps, mais enfin

cela non plus ne va pas très loin, et les mystiques ont-ils l'air si « mystiques » que cela?... On pense à cette petite photographie du Père de Foucauld, debout dans l'étroit couloir de sa maison de terre, sous son toit de roseaux: il a la tête un peu inclinée, les bras pendants... Tant de simplicité, tant de silence nous parlent davantage.

Ce qui nous paraît le plus « mystique » dans l'œuvre du Greco ce sont certains portraits vraiment magnifiques: là on sent comme une ferveur, ou pour mieux dire comme une fièvre mystique incorporer l'inquiétude et la tristesse de l'âme à la matière même de la peinture. Ces portraits-là sont presque aussi beaux que des Rembrandt. Mais on devine dans le lent regard que Rembrandt portait sur les êtres, une extrême gravité, et même douloureuse, où il n'entre cependant aucune agitation; et la paix nous mène toujours plus loin que l'inquiétude dans la connaissance profonde d'un être.

Enfin, s'il est vrai que pour le Greco, comme pour les plus grands des modernes, le drame réside « dans l'acte même de peindre », et si, par conséquent, chacune de ses œuvres implique un certain drame « mystique », ainsi qu'on veut bien nous le dire, on conviendra toutefois que cela cadre assez mal avec ces continuelles répliques d'un même tableau (on en compte une vingtaine du « Saint François à la tête de mort ») qui ne sont pas du tout des reprises et des recommencements passionnés, mais très évidemment de simples reproductions marchandes. Même en admettant le changement des mœurs artistiques, qui est certain, nous voyons mal un Degas, un Cézanne, un Bonnard ou un Matisse faire ce métier-là...

Un religieux qui m'accompagne chez M. Wildenstein me dit être frappé par le caractère « intérieur » de cette peinture. Je dois dire que je suis plutôt frappé du contraire, et du merveilleux pouvoir qu'ont ici les choses extérieures. Ce que j'admire ici c'est précisément que des moyens si extérieurs — et non seulement des gestes et une certaine éloquence espa-gnole, mais extérieurs à l'homme même: des rayons et de nuages, des paysages, des chatoiements d'étoffes, puissent à ce point évoquer la présence du monde intérieur. Il me semble voir là un merveilleux, un prodigieux théâtre, et toute l'efficacité propre au théâtre: les gens y regardent et y comprennent des choses qu'ils ne voient absolument pas dans la réalité de la vie. C'est dans cet ordre-là, mais aussi dans ces limites que le Greco triomphe. Peintre de la vie mystique, peintre du monde surnaturel, oui, mais par l'extérieur et pour les gens de l'extérieur: si distraits, si lointains qu'ils soient, il réveille en eux un certain sens du surnaturel qui y était endormi...

Quand un peintre peut faire cela, et qu'il le fait avec cette magnificence, avec cette ardeur, avec cette puissance d'évocation, il a bien droit aux plus beaux hommages. Car c'est tout de même son génie qui confère de tels pouvoirs à des moyens, de soi, inférieurs. On a cru devoir apporter ici à ces hommages bien des réserves. Ce sont réserves d'homme d'Eglise: on écrit toutes ces choses, les croyant justes, mais c'est contre son plaisir, contre ce qu'on aime, qu'on se défend ainsi. Et si l'on se remet à regarder les grandes œuvres, l'Espolio, l'Enterrement du Comte d'Orgaz, la Résurrection, l'Adoration des Bergers, l'enchantement recommence. Les grandes figures, issues de la nuit, et qui sont comme des flammes dans le vent, reviennent vous prendre; elles vous rappellent qu'une grande âme d'artiste reste toujours mystérieuse et toute chargée de pouvoirs inconnus, même aux trois quarts déguisée d'éloquence baroque... Maintenons les justes distinctions; disons que ce qui, en nous, répond à ces appels, bien plus que le sentiment religieux, c'est la sensibilité inquiète et passionnée de notre temps; mais disons bien que c'est aussi, dans nos cœurs, l'instinctive et foncière revendication de certaines libertés de l'esprit, et que cette revendication est juste et nécessaire, même au prix de quelque désordre.

fr. M.-A. COUTURIER.

Les Editions d'Histoire et d'Art (Paris) viennent de publier en commun avec les Editions de la Connaissance (Bruxelles) un très bel album sur les Greco de la Collection royale de Roumanie. Nous devons à l'obligeance de M. Wittmann d'avoir pu reproduire dans notre article certaines de ses planches. Cela nous serait déjà une raison de parler avec sympathie de cet ouvrage, si sa qualité et son intérêt ne suffisaient à assurer sa louange. Faisant partie d'une collection d'« Etudes et documents photographiques », il nous paraît répondre admirablement à son but : les reproductions sont excellentes, les détails agrandis bien choisis. Les peintres seront heureux de pouvoir se rendre compte par ces agrandissements, du métier du Greco, si sensible, si moderne, et, dans la dernière partie de sa vie, si proche de celui d'un Renoir, par exemple. Non, certes, pour la couleur ou le dessin mais très précisément pour la manière de peindre, de manier les pâtes, par reprises, par petites touches serrées : l'examen de ce métier qui garde encore, tout mêlés l'un à l'autre, la trace de la sensibilité fiévreuse et du plaisir de peindre, sera pour tout artiste, plein de charme. On y verra aussi tout ce qui, sous l'ascétisme passionné, ou même à côté de lui, demeurait de voluptueux et de charnel dans cet art tourmenté.
Ces belles images sont précédées d'une notice de M. Busuioceanu dont la précision documentaire nous a paru excellente. — Editions d'Histoire et d'Art, 9, rue de Mézières, Paris, 1937, 24 planches. fr. M.-A. C.



Greco. - L'Adoration des Bergers (détail) ...« ce qu'il demeure de voluptueux et de charnel dans cet art tourmenté »

" Les Maîtres de l'art indépendant "

Nous avions demandé à Jacques de Laprade, dont les jugements si justes sur l'art chrétien contemporain nous avaient frappés, ses impressions sur l'exposition du Petit Palais. De son côté, le peintre Robert Boulet, auteur de « Romée », cet admirable guide de la Rome chrétienne, nous envoyait les siennes. La rencontre de ces esprits très avertis est trop intéressante pour que nous ne publiions pas leurs deux articles.

I. L'art indépendant... sans maîtres

Trente ans d'art vivant! Hors les quarante salles du Petit-Palais consacrées à la peinture et à la sculpture indépendantes, nous savons qu'il n'y eut rien. Il faut être équitable, peut-être généreux, mais il faut juger. Il faut, pour tout dire, cesser de garder l'art indépendant sous la bienveillante tutelle des commentaires lyriques.

Dans un article qui ne manquera pas de susciter des commentaires, Elie Faure écrit: « L'avenir sera indulgent aux peintres qui vécurent au crépuscule du dernier siècle et durant le premier quart du nôtre, parce qu'une fantaisie extrême, une curiosité tuburlente et universelle, le désir de briser des rythmes épuisés, le tourment d'ouvrir des voies nouvelles ne leur auront pas manqué. Il sera dur pour la peinture même, parce qu'elle aura échoué dans la tâche de rassembler ces qualités éparpillées ».

Et l'illustre écrivain pour que s'instaure l'art synthétique de demain souhaite une révolution...

La peinture indépendante aura été une bien redoutable consommatrice: après avoir achevé de détruire ce qu'avait entamé l'impressionnisme, elle aura cherché des aliments à travers les temps, les lieux, les idées et les œuvres, des sculpteurs nègres aux commentaires mystagogiques du cubisme. Elle n'aura pas ménagé l'homme. Et cette anthropophagie eut d'abord de quoi nous plaire. Il faut bien que l'homme connaisse sa puissance et ses limites.

Que d'aventures cependant! Depuis la guerre aux plus affreux sacrifices spirituels! Et voici que l'art moderne réclame une révolution! Il n'en fallait certes pas tant à Van Eyck ou à Rembrandt.

La moindre petite œuvre exposée au Petit-Palais suppose derrière elle toute une époque en travail. De là son prix. Et que de dons rares, exquis!

« Ces œuvres, écrit cependant Raymond Cogniat, qui, depuis quelque cinquante ans, ont presque toutes joué un rôle révolutionnaire, qu'on venait admirer comme une protestation, nous paraissent aujourd'hui pleines de tact, de mesure voire de discrétion ».

C'est qu'on s'accoutume à la mode et à l'apparence, qu'il n'y a pas d'écriture à la longue indéchiffrable. L'on s'efforce et l'on est payé par de la grâce, une délicate poésie, une vision raffinée, des desseins étranges: le premier effort suffit, l'œuvre entier devient intelligible.

Plus que les recherches curieuses de l'intelligence, la vigueur de l'instinct garde sa fraîcheur et demeure propre à nous surprendre. Je songe ici à Van Dongen et à Vlaminck. Mais le mystère de l'art est d'essence spirituelle. Il est le fait de la générosité de l'homme qui s'est mis tout entier dans son œuvre: tempérament, sensibilité, conception du monde.

Né de la magie africaine, l'art indépendant n'a pas de secret. Il ouvre une baie sur le vide.

Les maîtres de l'art indépendant ont refusé délibérément d'être des maîtres. Séduits par leurs petites aventures intellectuelles ou sensibles, ils ont refusé de courir la seule aventure qui méritât d'être courue. Ils ont refusé d'engager, acceptant les conventions de l'art, un dialogue vivant avec les maîtres du passé et de livrer généreusement leur message. Jalousement penchés sur quelques magnifiques dons particuliers, ils n'ont pas voulu poser d'emblée et dans un seul acte créateur, tous les grands problèmes de l'art. Ils ont multiplié leurs procédés et appauvri leurs moyens. Moins au fait que nous de leurs héroïques combats, la postérité dira que l'inspiration leur a manqué. Ils n'auront songé qu'à la peinture, qu'à enchérir ou à innover. Ils n'auront incliné leur art devant aucune grandeur vivante. Et parce qu'ils auront manqué de l'humilité des peintres artisans d'autrefois, ces libres génies paraîtront à leur tour des artisans — des artisans laborieux qui n'auront exprimé que peu de choses. Une preuve? Il n'est que de voir comme dans cette assemblée l'œuvre aimable d'un Pierre Laprade devient lyriquement éloquente.



Picasso. - Figure Photo Rosenberg.

C'est le point de vue de Sirius qui ne tient compte ni des circonstances, ni des bonnes volontés, ni des intentions, ni de l'effort. C'est le point de vue de la vie, qui sait oublier. C'est celui où, finalement, il faut aborder.

Que peut offrir cette exposition où les vrais portraits sont très rares (nommons Picasso et Modigliani) à qui serait en quête d'un art dont l'objet dépassât l'homme? Le sentiment de la nature lui-même n'a guère pour témoins que Dunoyer de Segonzac et Auguste Chabaud. Le mystère aigu et lyrique des choses n'a qu'un interprète: Maurice Utrillo, notre plus grand peintre, dont les œuvres mal choisies ont été reléguées dans une salle obscure.

L'art religieux néanmoins est représenté par quelques peintres illustres: Rouault, dont le pathétique intérieur s'exprime en des œuvres conçues comme des vitraux où, parmi des noirs ou des rouges denses, affleurent parfois des roses et des bleus douteux, Maurice Denis qui garde avec un goût raffiné une pieuse et juvénile sérénité, Desvallières et Gleize enfin qui conçoit des mosaïques apaisantes et joliment décoratives.

On regrette que n'aient pas été présentées quelques œuvres anciennes de Bouche dont le sentiment profondément mystique n'eut pas manqué d'émouvoir — et qui, nous semble-t-il, comptent parmi les plus belles œuvres d'inspiration chrétienne de notre temps.

L'art religieux est par son objet au sommet de l'art. Sa difficulté ne vient pas seulement de sa dignité. Il émeut tant de sentiments dans son créateur qu'il doit être le plus subjectif des arts. Mais il faut aussi, pour des raisons que l'on voit aisément, qu'il soit le plus objectif. Il y a là une double attitude de l'esprit — exigée par toute invention artistique, mais plus expressément encore par l'art religieux. Cette attitude, le viril et jeune La Fresnaye l'aurait adoptée, nous semble-t-il, aisément. Il aurait pu être un grand peintre religieux. La Patellière répandait trop indifféremment son spiritualisme sur toute chose. Aujourd'hui deux artistes nous paraissent plus particulièrement aptes à aborder les sujets religieux: Dufresne et Boussingault.

Jacques de LAPRADE.

II. Art moderne et art religieux

En exergue de cet article qui « fit scandale », paru dans *L'Art Sacré* d'avril, le P. Couturier posait l'aphorisme de Picasso : « On ne devrait peindre que ce qu'on aime ». Il touchait bien ainsi au point sensible, celui de la sincérité dans l'art ; mais encore faudrait-il savoir comment doit être fondée cette sincérité pour échapper à certaines illusions néfastes, comment cet amour, pour rester pleinement humain, doit, tout de même, être lié à une certaine hiérarchisation des objets dont la plénitude de l'œuvre dépend, qu'on le veuille ou non.

Il ne nous appartient pas de poser cette question de la sincérité, bien que ce soit évidemment l'essentiel, à propos de l'esprit religieux d'une époque, d'une civilisation et donc de ses membres. Restreignons notre champ. Le brave homme, le bon prêtre, l'honnête intellectuel, qui admirent, parce qu'on le leur a appris ou que c'est bien porté, telle statue de Chartres, mais qui seraient affolés si on leur présentait une œuvre moderne analogue et la trouveraient difforme (les produits en série dont ils déparent leurs églises le prouvent abondamment), se croient sans doute sincères ; mais ils ont besoin d'être plus éclairés pour le devenir réellement. C'est le grand combat mené depuis trente ans pour conduire le public à la compréhension de l'art, et la production religieuse, commerciale ou privée, à la décence. Le P. Couturier a bien raison de le mener encore à *L'Art Sacré ;* il a raison de ne pas séparer l'art sacré de l'art profane et de croire qu'on n'appréciera sincèrement l'art religieux que lorsqu'on appréciera sincèrement l'art tout court, de même qu'on n'en fera de bon que lorsqu'on sera vraiment un bon artiste. Il ne s'agit pas là d'une leçon à apprendre théoriquement et qui tournerait facilement, elle aussi, à la mode, mais d'une pénétration profonde, particulièrement difficile au Français, à la fois si magnifique créateur d'art et si peu apte à apprécier la beauté où qu'elle se trouve. Sur ce point, celui de la préparation de la « clientèle » à un *art religieux* digne de ces deux termes, nous n'insisterons pas non plus.

C'est aux artistes modernes eux-mêmes, à ces maîtres de l'art indépendant dont les œuvres se présentent à nous peut-être pour la première fois en un ensemble si abondant et méthodique, que nous nous en voulons tenir. A quelques exceptions près ils ne sont guère dévots ; quelques-uns sont croyants ; presque tous ils sont vraiment *peintres* et souvent éblouissants magiciens de la couleur et de la pâte. Comment leur « arsenal » artistique et psychologique les pose-t-il vis à vis du problème de l'art religieux ? C'est le point sur lequel nous tentons ces modestes remarques qui nous obsédaient au fur et à mesure que, abstraction faite des théories où les artistes se dupent si facilement eux-mêmes, nous parcourions leurs salles, en jouissant et réagissant tout bonnement, tout simplement, comme devant les maîtres d'autrefois.

En dépit de leurs titres d'indépendants, oublier devant eux leurs aînés serait absurde : on doit les rattacher aux « as » des dernières salles de la Rétrospective. Fatigués de l'académisme et de la sentimentalité niaise ou louche des peintures de genre, c'est dans le sillage des réalistes, des impressionnistes, de Cézanne surtout, de Gauguin et de Van Gogh, qu'ils ont pour la plupart appris et développé leur métier de peintres. Certes il faudrait être vraiment intoxiqué à fond par le vernis, le chanci, le noirci des vieux tableaux, pour ne pas reconnaître la « qualité d'œil », la fraîcheur et la nouveauté de vision, le foisonnement de tons rares, l'habileté technique qui donnent à plusieurs de ces maîtres une place de marque à la suite de leurs devanciers : en ont-ils pourtant tous bien compris le sérieux, la plénitude et l'harmonie profondes, nous nous le demandons.

N'êtes-vous point frappés de ce que trop souvent nos modernes, s'ils ne sont figés dans une formule, jonglent les uns et les autres avec les mêmes éléments reçus, trop semblables entre eux et peu conséquents avec eux-mêmes ? Les mêmes influences déterminent alors chez plusieurs les mêmes séries, aussi différentes de tonalité que de facture. Nous aurons par exemple le même paysage sonore, pastiche de Cézanne, à côté du même assemblage hurlant de tons acides et du même pseudo-chromo triste et lisse ; ou bien ce sera la succession plus inquiétante encore des « volumes » les plus arbitraires, des formes géométriques les plus cérébrales, idéal de la peinture pure libérée par la photographie, et de figures léchées manifestement issues de cette dernière. On cherche l'orientation, l'esprit qui préside à ces transformations, la ligne de la recherche : en dépit des théories, des affirmations de la plus implacable logique, on ne la trouve pas. Cette acrobatie serait-elle une nécessité inéluctable de notre époque ? Est-il juste de requérir des contemporains de la T. S. F. et des avions, des centres psychiâtriques... et des rétrospectives, le tranquille train-train des usagers du cheval, de la chandelle et du travail local et localisé ? Nous nous demandons pourtant si la véritable évolution n'est pas plus en rapport avec l'approfondissement, et si l'approfondissement ne requiert pas une certaine continuité. On fait aux artistes des préfaces qui ressemblent aux réclames des éphémères produits de beauté et d'éternelle jeunesse : on en jette plein la vue ; ça dure le temps du caprice, de la mode... et des affaires ; et puis ça change. Cerveaux et marchands sont si saisonniers et si tyranniques ! Point de milieu entre le contradictoire et l'immobile. Les anciens étaient sans doute plus sages, et peut-être plus sincères, lorsque, ayant appris

Maurice Denis. - Annonciation à Fiesole, 1898.

Cliché Vizzavona



Rouault. - Christ aux outrages.

un métier et l'exerçant avec conscience et persévérance, ils laissaient la vie, leur propre vie, dégager plus ou moins vite talent ou génie, soutenus par les belles histoires qu'ils approfondissaient toujours davantage, et nous ne croyons pas nous tromper en reconnaissant encore leur mentalité et leurs méthodes chez les grands précurseurs de nos modernes: malgré les bizarreries et la folie même, il y a chez Cézanne, Gauguin ou Van Gogh, une logique d'homme et d'artisan analogue à celle de Rembrandt ou de Rubens, et cela nous paraît plus humain. Aujourd'hui des pères de famille rangés se croiraient déclassés, et manqueraient peut-être la bourse, s'ils ne peignaient la prostitution, et des peintres religieux feront toujours figure de parents pauvres auprès de leurs confrères, quoiqu'ils manifestent à toute occasion leur sincère foi moderne, quand ils ne se méprisent pas eux-mêmes au point de ne trouver la paix de leur conscience artistique qu'aux moments dérobés où ils étaleront quelques teintes plates sur d'idéales figures géométriques. Comme si leurs charmantes harmonies s'évanouissaient en entrant dans une représentation sacrée et en risquant ainsi de toucher le cœur des humbles.

C'est qu'à force de ne voir que « peinture », on en est arrivé, consciemment ou non, au mépris de la réalité matérielle et spirituelle. Chez ces douces vierges de la Rétrospective quelle variété puisée dans l'humilité devant la nature! Combien l'art magique du Tintoret doit-il à cette humilité, à cet amour de l'objet, et quelle valeur religieuse il y puise! Ce respect, si fondamental encore chez les maîtres de nos peintres, manque trop souvent à ces derniers, sous prétexte de recherche de lignes et de couleurs. Pommes, arbres, nudités, il faut que tout soit sabré, écartelé, comme à l'abattoir ou chez le boucher. La pauvre figure humaine paye plus que toute autre: a-t-elle jamais été si maltraitée, brutalisée? Tel jeune se croirait pompier s'il ne transformait en horrible guenon sa charmante épouse: jugez quels magots deviendront à l'occasion saint Joseph ou le Seigneur lui-même! C'est que la plénitude et la hiérarchisation ne sont point de mode: le moyen de n'être pas banal, ordinaire, c'est-à-dire conforme à l'intégrité de la nature qui nous est offerte par le Créateur, c'est d'en laisser toujours tomber quelque élément primordial. Toujours une recherche exclusive absorbe momentanément l'esprit et fait perdre de vue les autres objets d'intérêt. Plus on parle d'ordre, de mesure, de rapports étudiés, moins on aboutit, parce qu'on cherche en dehors de la hiérarchisation naturelle. Il n'y a même plus lieu d'y penser quand il s'agit d'une volonté expresse de faire sortir à priori du cerveau humain une beauté qui voudrait concurrencer celle du Créateur: nous ne connaissons pas d'exemple où cette orgueilleu tentation ne nous paraisse se solder par un terrible appa vrissement et par une chute, cause des plus navrantes réaction Mais les plus délicats, les plus subtils décorateurs n'échappe pas totalement à ce reproche: on dirait que moins les obje qu'expriment leurs taches de couleur sont importants et pl ces taches doivent compter. Ceux-là mêmes qui savent l mieux traiter les morceaux expressifs donnent une telle impo tance aux arabesques accessoires qu'on peut à peine discerne le geste qui pourtant les a touchés et nous pourrait touche Ceux qui ont le plus d'esprit le sèment à l'aventure. Et d vraie psychologie humaine il devient souvent difficile d parler... à plus forte raison d'émotion religieuse.

Non, ce n'est pas enrichir l'art que de sacrifier volontai rement ce qui a fait la grandeur de nos prédécesseurs: la péné trante continuité dans le métier, l'amour de la nature, d l'humanité, de l'ordre, la recherche du spirituel, l'expressio des beaux sujets. Toutes les nouveautés d'invention, les juste libérations, les qualités les plus modernes n'y contredisent pas bien au contraire, mais en recevraient une richesse nouvelle elles constitueraient un langage au lieu d'un assemblage d mots isolés. C'est pourquoi, lorsque, dans cette prodigieuse valse, féerique et hallucinante, d'éléments plastiques souvent remarquables, mais décortiqués, désincarnés, dé-spiritualisés, nous avons perçu l'humble amour de l'objet représenté et de la divine lumière qui le baigne et le transforme, la sincère vibration devant l'âme de l'homme, ses tristesses et ses profondeurs, ce je ne sais quoi de spirituel que certains laissent transparaître sous les plus rudes écorces, l'harmonieuse plénitude de composition ou de couleur, symboles de l'intégrité naturelle, a été pour nous un repos, un soulagement; nous nous sommes sentis en compréhension, en confiance. Mais ce qui nous a le plus émus c'est de voir, de ci de là, qu'on peut encore trouver ces éléments réunis dans la finesse d'un véritable humanisme, et que les sujets chrétiens en peuvent sortir renouvelés, profondément exprimés. Cela donne la ferme confiance que l'art chrétien est plus solide que les pierres qu'on lui jette. Issu de la vie intime et de l'éternel, il est toujours ouvert, surtout et même aux mieux doués, qui veulent faire l'effort de devenir chaque jour plus sincères, plus consciencieux, plus véritablement fidèles à Dieu et à eux-mêmes, moins empêtrés des contraintes des hommes et de la mode, en un mot à la fois plus vraiment humbles et plus généreusement ambitieux.

Robert BOULET.



J. Sgard. - Baptistère de Saint-Jacques d'Abbeville (détail).

Portraits d'Artistes Contemporains

Jean Sgard

Ce n'est pas une légende.

Jean Sgard est né à Abbeville d'une famille du Ponthieu. Pour prendre boutique de plomberie-zinguerie, son père avait engagé tout son capital : mille francs.

Jean Sgard était destiné à reprendre la nouvelle raison sociale et à continuer le métier paternel. Mais comme un patron doit être instruit, on l'envoya à l'école communale ; il y demeura jusqu'à treize ans...

Ensuite il monta sur les toits. Mais la pose des couvertures, des chênaux et des gouttières ne l'enthousiasmait pas. L'avantage de ce métier est d'y voir le ciel, des nuages : des formes.

Ces formes... En ce temps professait à Abbeville un artiste modeste, professeur à l'Ecole de dessin de la ville, à l'âme d'apôtre, comme on en trouve en province, où le développement se fait en profondeur. « J'accourais à n'importe quelle heure, c'est-à-dire lorsque mon père n'avait pas besoin de moi. Je trouvais M. Martin devant un chevalet avec ses pinceaux, devant une planche de bois ou de cuivre avec ses burins. Il m'installait devant un modèle, puis s'asseyait à côté de moi. Plus encore qu'à dessiner, M. Martin m'a appris les vibrations de la vie, la succession des choses, la beauté des formes, la noblesse de la matière et du beau travail... ».

Mais il fallait monter sur les toits, poser du cuivre, couler du plomb. Ne seraient-ce pas là de belles matières ? Des potiers d'étain modelaient voici peu d'années encore des objets harmonieux adaptés aux besoins de leur clientèle : des pichets à cidres, des plats de moissonneurs. Pourquoi ne pas essayer de reprendre cette tâche en rénovant les lignes, en s'appuyant sur la tradition du métier et de la contrée ?

Et Jean Sgard se met à l'œuvre, il fait de l'orfèvrerie d'étain adaptée aux besoins du jour : des pots modernisés, des services de fumeurs, des plats décoratifs, des bonbonnières, des poudreuses, des boîtes. A partir de 1909 il expose au Salon d'Automne et non seulement des « pôts » comme il dit, mais aussi des toiles, des gravures sur bois et sur cuivre qui évoquent les cieux mélancoliques des plaines picardes, leurs meules et leurs ormes, les nuages émus par le vent de la baie de Somme, illustrée par Braquaval et Siffait de Moncourt.

Il mène à bien des recherches sur les émaux, quand la guerre éclate ; finis les travaux d'art. Jean Sgard d'Abbeville est envoyé à Niort dans une usine d'automobiles où il y rencontre la fille d'un serrurier niortais qu'il épouse plus tard ;

ainsi le goût des métiers jumaux rapproche-t-il les bons compagnons. Puis c'est le front. Enfin la paix.

Le ménage rentre à Abbeville et prend pignon sur rue, pignon du XVIe siècle, où le magasin tenu par Madame Sgard, qui s'efforce de décharger, autant qu'il se peut, son époux des soucis commerciaux, est surmonté d'un étage à pans de bois et d'un immense toit d'ardoises, à l'angle de la place Ste-Catherine et de la rue de la Boucherie.

Jean Sgard est maître du premier étage: le ménage modèle des artisans. Dans l'atelier, pièce d'angle aux fenêtres étroites, au sol dépenaillé fait d'anciens carrés en point de Versailles, encombré de tours, de creusets, d'établis, de chalumeaux, Jean Sgard façonne l'étain aidé d'un compagnon plus souvent occupé, hélas! à graver des plaques de chariots ou de cimetière, à réparer des pendules détraquées pour un paysan qui d'en bas crie son impatience.

Cependant les objets « sortent ». Jean Sgard tâte de l'argent. A l'Exposition internationale de 1925, il se décide à exposer ses meilleures productions dans la section d'orfèvrerie, parmi les puissantes maisons de Paris, et on lui attribue une médaille d'argent. Il obtient la médaille d'or de l'artisanat en 1934. Et le titre envié de premier ouvrier de France lui est décerné en 1936.

Lassé? Grisé? Le petit atelier de la place Ste-Catherine bruit également de ses tours, de ses creusets, de ses chalumeaux.

Et c'est là que l'an passé un donateur vint trouver Jean Sgard, le bon artisan, comme au beau temps de l'Art Français. M. de Mautort (il faut le nommer car, appartenant à une ancienne famille d'Abbeville, il a maintenu une des plus nobles traditions et il eut confiance dans le talent de J. Sgard) avait décidé d'offrir à l'église St-Jacques d'Abbeville des fonts-baptismaux. Vêtu de son ordinaire blouse trainant jusqu'à terre, Jean Sgard lui fit place auprès d'un établi. Derrière ses lunettes d'acier, les yeux gris qui semblent toujours à la recherche d'une forme idéale pétillèrent d'aise. Son visage glabre qui a conservé des souvenirs de luttes avec la vie, et qui n'est pas toujours exemp de traces de mine de plomb ou de limaille s'illumina.

Il accepta, dessina, estima et commença.

Aujourd'hui ces fonts-baptismaux, aux parties planes de cuivre, aux formes rondes d'étain traité au marteau, sont achevés. On peut les voir au pavillon picard du Centre régional de l'Exposition...

Point n'est besoin d'en donner les dimensions: ce meuble sacré emprunte les mesures traditionnelles. Ce qui doit attirer l'attention, c'est la matière exceptionnelle dont il est formé la conception moderne de ses lignes et enfin la technique de la construction. Celle-ci, d'ailleurs, a soulevé des difficultés en cours d'exécution qui apparaissent à la naissance de la cuve; la transition peut sembler heurtée à l'artiste, le technicien y verra sans doute une nécessité.

Quatre personnages d'étain en haut-relief sont appliqués sur le fond octogonal de cuivre: Saint Jacques, patron de la paroisse, Saint Paul, Sainte Elisabeth, Saint Robert, prénoms en usage dans la famille du donateur. Huit scènes gravées sur cuivre, remplissent les arcatures du couvercle: le Baptême du Christ, le Baptême de Clovis, la Conversion de Saint Paul, Saint Jacques en Andalousie, Saint Robert bâtissant la Chaise-Dieu, etc...

Ils sont achevés, avons-nous dit, et Jean Sgard est content. Comme tout artiste vrai, il trouve à son œuvre des imperfections, mais il la sait au moins sincère. Puis, si le devis a été dépassé, un fabricant aurait pu s'en arracher les ongles; Jean Sgard fait mieux que de le tolérer. Aussi pourra-t-il offrir à l'église St-Jacques, sa paroisse, où il fut baptisé il y a quarante-six ans, encore un peu plus que son chef-d'œuvre d'artisan, un peu de cet argent péniblement amassé sur les toits face au ciel et à ses nuages...

Jacques de WAILLY.







Baptistère de St-Jacques d'Abbeville (cf. Art Sacré, sept. 1937, p. 66).



L'autel suisse au Pavillon Pontifical

L'autel suisse du Pavillon Pontifical a été retardé par des contre-temps de toutes sortes qui n'en ont pas permis la complète réalisation. Marcel Feuillat n'a pu en exécuter le tabernacle que le conopée est censé envelopper. Une sorte de baldaquin orné de cuirs argent et or manque à l'ensemble, dont le haut, vide et sec, n'est pas dans le caractère somptueux de l'autel lui-même.

Cependant, c'est une des réalisations les plus heureuses qu'il nous ait été donné de voir, et telle qu'on pouvait l'attendre de cette équipe excellente de la Suisse romande qui est animée de principes si sains et où les talents abondent. Sa somptuosité est due certes, pour une part, à la beauté des matières employées, mais bien davantage à la justesse très raffinée des tons qui s'exaltent les uns les autres. La grande tenture est de deux tons pourpres que l'on distingue sur la photographie par bandes verticales, les plus violettes étan venues plus foncées; les rouges dominent aussi avec l'or dan le conopée, de broderies de laines, œuvre de Mme Margue rite Naville; l'antependium en mosaïques d'Alexandre Cingri (réalisées par Gaudin) est en des tons plus neutres où domi nent les gris, les bruns et les beiges.

L'ensemble a été ordonné par l'architecte Fernand Duma (cf. *L'Art Sacré* de mars). Le Christ est la répétition d'une pièce faisant partie d'un Calvaire que Marcel Feuillat termine en ce moment et qui surmontera l'autel de l'église de Neuchâtel. Les chandeliers sont ceux de l'église d'Orsonnens (canton de Fribourg) qui a bien voulu les prêter à l'exposition Sous l'espèce d'arcade un peu singulière qu'ils dessinent, son logés, formant supports, les symboles des quatre évangélistes Les deux vases devraient être en dehors de l'autel; ils sont en céramique et l'œuvre de Mlle Marie Berthier.

Nous publierons dans nos prochains numéros des études sur le peintre et verrier belge Servaes, sur l'art chrétien en Hollande et en Angleterre, et sur l'art chrétien en Allemagne depuis le régime hitlérien.



Marcel Feuillat. - Crucifix du Pavillon Pontifical (détail).



Marcel Feuillat. - Pied de chandelier



Eglise de Corsier, près de Genève : St André, St Pierre, St Jean l'Evangéliste, Ste Madeleine, l'Education de la Vierge, St Joseph.

Jean-Louis Gampert



La Vierge intercédant. - Dessin pour une fresque de Corsier.



Le Sacré-Cœur et Ste Marguerite-Marie, peinture de Gampert d'après une composition de La Fresnaye. Eglise de Corsier.

Dans la collection « L'Art religieux eu Suisse romande » (1) a paru un *Jean-Louis Gampert* d'Henri Ferrare. Aimable notice, un peu gauche, fort bien présentée, sur ce peintre modeste, plus connu sans doute par le célèbre portrait qu'en a fait son ami Roger de la Fresnaye que par son œuvre. Cette œuvre pourtant mérite beaucoup d'attention. Les intentions les plus raffinées y rencontrent les goûts moyens du peuple, lorsqu'ils sont spontanés, lorsqu'ils ne sont pas corrompus par les discours des demi-savants. Dans notre temps d'originalité vaine, de vulgarité et de hâte, on doit saluer avec respect cette œuvre qui, à première vue, paraît banale. Plus on y pénètre, plus on s'y attache. On serait mal venu de lui reprocher sa réelle timidité: une complexion « calviniste », une nature réflexive comme le demeure forcément Gampert même après sa conversion, ne peut avoir toute sa valeur que dans le contrôle de ses élans. Son travail finit évidemment par lui donner un certain air de famille avec les classiques de la Restauration, mais les grands, les vrais classiques y revivent à force d'intelligence, par l'amour qui leur est porté, par l'effet d'une haute et discrète noblesse, enfin grâce à cette volonté de définitif qui fait trop défaut aujourd'hui, et que requiert pourtant le service de Dieu. Humble église de Corsier! J'y rêve d'après les seules photos de ce petit livre, je l'ignorais, comme la plupart, et je ne voudrais pas en exagérer l'importance. Mais je me demande si elle ne réserve pas pour l'avenir de profondes leçons. Elle risque d'engager à un académisme sans vie, qu'il soit facile ou laborieux; beaucoup ne le distingueront pas de ce classicisme un peu trop réservé, mais plein d'une vraie sève. N'a-t-elle pas de quoi orienter cependant qui aurait l'étoffe et l'ambition d'un maître?

Fr. P.-R. REGAMEY, O. P.

(1) Nous en avons signalé, en mai, les deux premiers volumes, l'un sur Théophile Robert (un lapsus nous a fait écrire : « Léopold Robert ! »), l'autre sur François Baud.

Peintres lyonnais du XIXe siècle

Le succès des expositions de l'Orangerie a déterminé le musée de Lyon à offrir chaque année, lui aussi, à ses visiteurs quelqu'une de ces réunions où nous aimons à rêver devant l'œuvre d'un artiste, à confronter un maître et ses élèves, à remplir nos devoirs artistiques en portant des couronnes aux plus célèbres tombes.

Il s'agit cette année de « Puvis de Chavannes et la peinture lyonnaise du XIXe siècle ». Le sujet et le titre sont assez bien choisis. Nous aurions préféré « ...et les peintres lyonnais du XIX s. », mais il y a du mérite à n'avoir pas écrit « ...et l'école lyonnaise du XIXe s. » en dépit de bons esprits trop attachés à leur petite patrie, et à la notion de la réalité de cette *école*.

Beaucoup de peintres sont nés à Lyon au siècle dernier, mais foncièremen différents de sentiments et de tendances, la plupart trouvèrent à Paris leur voie ou leur champ d'action.

Certes il est tentant de voir dans la ville bruyante des cloches de tant de couvents et des métiers de tant de fabriques, renfrognée, assombrie des fumées des usines et des brouillards du confluent, un de ces foyers où les talents se mûrissent et s'éprouvent lentement avant d'exprimer l'âme d'une province ou d'une cité. Mais il n'en est rien. Avant de fuir la ville natale, les maîtres réunis au palais St-Pierre se fuyaient déjà eux-mêmes en esprit. L'*école lyonnaise* n'est qu'une poussière d'individualités ou de petits groupes cherchant ailleurs leurs tendances et leurs consignes. Les meilleurs : un Puvis, un Flandrin, assimilent assez les exemples de l'Angleterre et les leçons de M. Ingres pour donner à leur ville l'illusion d'être mère d'un sentiment nouveau dans l'écriture des formes, ma leurs élèves ou leurs imitateurs locaux ne comptent pas.

Voici Revoil, *troubadour* dont les anecdotes pieuses o chevaleresques sont un écho des romantiques du XVIIIe siéc comme Brenet ; on s'étonne de ne pas voir auprès de lui Fle ry-Richard, le peintre poétique de Madame Elisabeth à Mor treuil. Les *troubadours* ne sont pas loin dans le sentiment de romantiques où se classe Puvis de Chavannes lorsqu'il pei *Jean Cavalier jouant à sa mère mourante le choral de Luthe* où résonnent, comme dans le *Marchand de Tortues*, les rouge et les bleus de Delacroix. Féru de l'expressive lourdeur d Chassériau, des langueurs et des obscurcissements de Prud'hor comment passa-t-il de cette manière chaude et expressive cette peinture froide et raffinée qui couvre les murailles, im mense clématite blanche dont les fleurs odorantes senter l'hellenisme et le préraphaëlisme à la fois ? C'est à la suite de mêmes anglais compliqués et candides que Borel et Chenavar chargèrent les visages des hommes et les nuées du ciel d'ex primer pathétiquement leurs états d'âme, d'une vraie spiri tualité, il faut le reconnaître. Janmot, les Flandrin, Lamothe élèves attentifs d'Ingres et très pénétrés de la traditionnell piété lyonnaise réservent à la décoration des églises le meil leur de leur art classique et noble.

Examinée de près l'école lyonnaise du XIXe siècle ne tien pas en tant qu'école, mais il reste les peintres lyonnais, plein d'intérêt et de talent : leur mérite n'en est pas diminué.

VERGNET-RUIZ.



Iconostase de l'église catholique russe, à Paris, rue Fr.-Gérard.



Monastère de Petseri (Finlande).

La Liturgie catholique russe à Paris

Avant même qu'existât à Paris une église catholique russe, bien des Français avaient déjà fait connaissance avec les fastes du culte oriental à l'église orthodoxe de la rue Daru, connue pour la beauté de ses chœurs.

A présent un public de plus en plus nombreux assiste aux offices de l'église catholique russe, que dirigent avec tant de zèle et d'intelligence les dominicains du centre d'étude «Istina». Beaucoup y viennent prier, y communient, s'y sentent chez eux. D'excellentes traductions de l'office permettent à tous d'en comprendre l'émouvante beauté. Certains pourtant, séduits au début par la nouveauté et la splendeur du rite oriental, retournent ensuite aux messes basses de leur paroisse. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'une question purement esthétique: le caractère même de la liturgie byzantine diffère essentiellement de celui de l'office romain; il peut convenir mieux à certains tempéraments, être plus ou moins contraire à d'autres.

Il semble que la liturgie russe soit la liturgie populaire par excellence. Le côté « spectaculaire » y est en effet plus développé que dans la liturgie romaine: tout contribue ici à frapper l'imagination, à capter la sensibilité, à combler les yeux et l'ouïe: Les murs couverts d'icones graves et somptueuses, les grandes portes du sanctuaire qui s'ouvrent et qui se ferment conformément aux diverses phases de l'office, le rideau qui achève d'isoler le prêtre des assistants pendant les instants les plus solennels et qui donne à sa voix un éloignement plein de mystère; la procession avec les évangiles, les lentes et profondes génuflexions, enfin et surtout les chants dont l'accent dramatique émeut les plus indifférents.

Certains offices, tels que ceux de la Semaine Sainte et de la nuit de Pâques atteignent à une puissance d'émotion à laquelle n'échappent pas même les incroyants. Du simple point de vue esthétique, l'office du Vendredi Saint, par exemple, est une parfaite œuvre d'art.

La messe, comme d'ailleurs tous les offices du rite oriental, est un dialogue ininterrompu entre le prêtre, le diacre et le chœur (ce dernier est indispensable, il n'y a pas de messe basse dans le rite oriental).

Tout est prononcé distinctement de façon à pouvoir être compris par les fidèles; point de ces instants de silence (d'où l'absence de l'orgue dans les églises orientales) où le fidèle s'absorbe dans quelque méditation personnelle quand il ne se laisse pas distraire par tel incident insignifiant; l'erreur qui consiste à dire son chapelet ou à lire un livre pieux pendant la messe ne pourrait être commise à l'église russe, l'attention du fidèle étant sans cesse sollicitée par les prières de l'office. La plus caractéristique de celles-ci, celle qui renferme, me semble-t-il, l'esprit même de la liturgie byzantine est la litanie qui tient une place si importante dans tous les offices. Le prêtre psalmodie les demandes, et le chœur à chacune d'elles chante: « Seigneur, ayez pitié » ou « Donnez-(nous), Seigneur ». N'est-ce pas là la forme la plus simple, la plus directe de la prière?

Tous les besoins du corps et de l'âme sont scrupuleusement énumérés. Chaque assistant trouve dans l'une ou l'autre des demandes la chose qui le préoccupe personnellement à ce moment même; et cette sollicitude, ce souci de n'oublier rien ni qui que ce soit, est infiniment émouvant.

Quant aux chants, tous polyphoniques, qui s'exécutent pendant l'office, ils sont d'un pathétique intense. Les sentiments s'y expriment sans retenue, mais aussi sans vulgarité. On est étonné qu'un tel degré d'émotion dramatique, presque de réalisme (je pense aux accents des chants de l'office des morts) ne sombre jamais dans la sentimentalité et le mauvais goût. Certains chants sont très anciens, d'une polyphonie quelque peu rudimentaire: enchaînement d'accords parfaits ou de sixte avec quelques frottements par notes de passage aux cadences. Il en est d'autres dont la mélodie a été réharmonisée plus savamment. D'autres enfin ont été composés au siècle dernier dans le style de l'école italienne du XIIIe. Très bien conçus pour les voix, ces derniers sont d'un caractère plus décoratif mais ne manquent pourtant pas d'un sincère sentiment religieux.

Il est dommage que, seuls, les intellectuels français connaissent cette liturgie faite pour le peuple et qui assouvit sans déchoir ce besoin de beauté plastique et de grandeur que ressentent toujours, quoiqu'on en dise, les masses.

MARINA SCRIABINE.

Le Congrès d'Art Sacré de Florence

Nous devons à l'obligeance du R. Père Silli, professeur d'archéologie à l'Angelicum de Rome les renseignements suivants sur la « 5e Semaine d'Art Sacré pour le Clergé Italien ». Ce Congrès s'est tenu à Florence, du 4 au 9 octobre, à l'occasion de la célébration du sixième centenaire de la mort de Giotto. Les séances se sont déroulées au couvent dominicain de Santa Maria Novella et dans la salle du « Palais du Parti Guelfe ».

Le Congrès s'ouvrit par un discours de S. E. le Cardinal Elia Dalla Casta, Archevêque de Florence, sur « la Tradition et la Nouveauté dans la Liturgie ».

S. E. Mgr Giovanni Costantini parla de « la Tradition et de la Nouveauté dans l'Architecture sacrée d'aujourd'hui ».

Le Professeur Carrado Mezzana traita de la « Modernité de Giotto »; le Professeur P. d'Achiardi des « Valeurs religieuses dans la Peinture de la Renaissance »; l'ingénieur J. Astorri de « l'Architecture Florentine de l'époque Romane et de la Renaissance »; le Professeur B. Nogaro, directeur des musées pontificaux, de « la Catholicité de l'Art de Michel-Ange ».

S. E. Ugo Ojetti traita des « Ornements sacrés », en en déplorant la décadence; les Professeurs Mario Salmi et Poggi parlèrent de « la Conservation et de la Restauration des Fresques ».

Des visites aux monuments florentins accompagnaient les séances d'études.

De nombreux évêques, plus de 600 prêtres et artistes prirent part au Congrès.

A. S.

Publications récentes

LA SCULPTURE ROMANE, texte de Marcel Aubert ,de l'Institut, photos de Jean Roubier. Encyclopédie Alpina, 25 fr.

On connaît les albums de magnifiques héliogravures que réalisent les éditions Alpina. Celui-ci présente un choix de sculptures romanes dont le caractère déjà un peu farouche par lui-même est accentué par le contraste des lumières et des ombres. Cela fait des planches admirables, très évocatrices et qui suggèrent mille réflexions sur ces grands maîtres inconnus, en même temps qu'elles excitent la piété. La notice de M. Marcel Aubert se recommande par la densité, la précision ; en un court espace, elle caractérise excellemment les diverses écoles de sculpture romane et leur évolution.

LA RETROSPECTIVE DE L'ART FRANÇAIS (cf. notre numéro de juin) a donné lieu à de nombreuses publications où il y aurait beaucoup à glaner au sujet de l'art chrétien. Il faut signaler l'album de **Cent trente chefs-d'œuvre** publié par les Arts et Métiers graphiques pour la beauté de ses reproductions. Les notices qui les précèdent sont fort intéressantes, mais se placent plutôt au point de vue de l'évolution des formes plastiques qu'à celui de l'inspiration religieuse ou autre. On aura cependant profit à méditer les remarques de René Huyghe sur les caractères constants de l'art français et celles de Germain Bazin sur notre art du XIIe au XVIe siècle.

Très beau numéro spécial de **l'Amour de l'Art**, mai 1937, abondamment illustré et fait de notices fort précises de Germain Bazin.

Le numéro d'août-septembre du **Bulletin des Musées de France** est consacré à la Rétrospective. Etude sur les peintures de Mme Bouchot-Saupique. Dans l'article de Pierre Verlet sur les objets d'art, on fait remarquer opportunément les deux sortes de vandalisme qui ont ravagé les vieilles églises de France : celui des révolutionnaires et celui des ecclésiastiques.

PRIMITIFS AUTRICHIENS, 48 planches hors-texte et une carte précédées d'une notice d'Ernst Buschbeck, Conservateur au Kunsthistorische Museum de Vienne. Editions de la Connaissance, Bruxelles, et Editions d'Histoire et d'Art, Paris, 25 fr.

Nous avons dit dans notre numéro de juin l'intérêt des arts autrichiens au point de vue chrétien. Voici un beau choix d'images qui conservera le souvenir de l'exposition du Jeu de Paume. La notice de M. Buschbeck est excellente de clarté, d'intelligence et de goût.

ALMANACH DES ARTS, par Eugenio d'Ors et Jacques Lassaigne, Fayard, 1937.

C'est une excellente idée qu'a eue M. Eugenio d'Ors de reprendre la vieille formule du XVIIIe siècle de « l'Almanach des Arts », en l'enrichissant au gré des possibilités et des exigences modernes. Ainsi nous offrira-t-il chaque année un tableau de ce qu'aura apporté l'année écoulée. Ce sont les mementos précis dont est composée la majeure partie du volume qui rendront les plus grands services, et cet instrument de travail, cet excitant à la réflexion manquaient. Illustration excellente. Les notices d'Eugenio d'Ors nous ont déçu, avouons-le. En revanche, il y a quantité de choses à prendre dans celles de Jacques Lassaigne, et l'une des plus suggestives de ces notices est justement celle qu'il consacre à « Un renouveau de l'art religieux ». Nous l'avons déjà signalée le mois dernier et nous en citions un passage. Elle mériterait d'être tout entière recopiée. Qu'on médite du moins ces quelques remarques : « Là où l'on dispose de moyens financiers considérables... on construit des édifices bâtards, décorés par de faux artistes, caricatures à la fois de l'art moderne et de l'art religieux... Il y a des églises nouvelles qui sont belles, où l'on a envie de prier et d'où la foi rayonne, ce sont de pauvres églises qui reviennent à 83.000 ou à 96.000 francs l'une, sans décorations de maîtres pour ce prix-là, vous pensez bien, et nous ne nous en plaindrons pas ». Il vante particulièrement celles de Vidal, et nous y applaudissons. « Ce sont les matériaux les moins coûteux, ciment ou brique, qui donnent les meilleurs résultats, comme les plus pauvres édifices sont ceux où s'exprime la plus grande piété... »



A.-G. Perret. - Tribune d'orgues du Raincy (1922).

Quelque célèbre que soit cette photographie, nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de la publier. « L'Art Sacré » n'a pas eu l'occasion de la donner encore. Il ne fallait pas qu'elle manquât à la collection de belles œuvres contemporaines que l'ensemble de nos numéros doit constituer peu à peu.

Il nous semble que c'est le plus beau morceau d'architecture religieuse de notre temps. Voilà quinze ans qu'il existe. Comme il reste jeune, parmi tant d'édifices qui se sont démodés si vite! Nulle part on n'a pareillement allié l'audace et la pondération; nulle part on ne trouve une telle pureté de lignes, des proportions aussi justes, tant de mesure et d'équilibre, une allure si fière.

*Les imitations de cette œuvre ne se comptent pas. Mais elles attestent combien peu l'art est affaire de formules, mais de génie personnel. Les unes en effet sont très honorables, comme l'église de Roye, de Duval et Gonse; Ste-Agnès d'Alfort élégante (*L'Art Sacré, *nº 14); la toute récente église St-Jean Bosco, rue de Charonne à Paris, plutôt médiocre. Nulle part il n'y a en tous cas cet élan créateur, non plus que cette musicalité des proportions et cette perfection sobre des éléments. De toute façon, l'on exploite la formule, plus ou moins édulcorée, on n'égale pas le chef-d'œuvre. Quant à son auteur, on se garde de lui confier aucune commande nouvelle. C'est vingt ans après sa mort, qu'on s'indignera de ce traitement.*

Le 7 octobre a été bénite à Alençon une chapelle décorée de mosaïques et de vitraux de Barillet, vaste ouvrage auquel l'artiste travaillait depuis douze ans et qui est le plus grand ensemble de mosaïques modernes. Nous en parlerons dans notre prochain numéro, en même temps que de la chapelle du grand séminaire de Meaux, peinte par Desvallières, qui sera bénite le 3 novembre.

DIX ANNEES AU SERVICE DE L'ORGUE FRANÇAIS.

Sous ce titre, les **Amis de l'Orgue** viennent de faire paraître le numéro spécial de leur bulletin trimestriel, qui commémore le dixième anniversaire de leur naissance.

C'est avec une juste fierté que les vaillants fondateurs de ce groupement nous retracent les commencements modestes et difficiles, les obstacles surmontés, l'œuvre considérable déjà accomplie, celle plus grande encore qu'ils veulent réaliser (notamment dans les relations avec les milieux organistiques étrangers). Et l'on reste émerveillé devant tant d'efforts intelligents et méthodiques. Que de jeunes talents aidés moralement et matériellement dans les débuts ingrats d'une carrière difficile entre toutes ! que de concerts judicieusement organisés et généreusement ouverts à tous pour propager dans le grand public le goût de l'instrument sacré et faire connaître des mélomanes les innombrables chefs-d'œuvre de sa littérature ! que de conquêtes à la cause de l'instrument injustement délaissé, parmi les musiciens, les compositeurs, les critiques, les amateurs cultivés ! Enfin que de luttes en ce moment même, pour soutenir les intérêts des organistes professionnels qui se voient trop souvent écartés des grandes tribunes d'orgue confiées sans concours à des amateurs ambitieux ; pour protéger les facteurs d'orgue, héritiers avertis d'une ancienne tradition vivifiée et rénovée par les progrès de la technique moderne, contre des constructeurs sans scrupule qui profitant de l'ignorance du clergé, produisent ces monuments de mauvais goût qui ont tant nui déjà à la cause de l'orgue, ou abîment les chefs-d'œuvre des vieux organiers, dont une réparation judicieuse nous aurait restitué la beauté d'antan.

Mais je n'en finirais pas d'énumérer les services que rendent chaque jour à leur art les **Amis de l'Orgue.** Ceux qui liront ce numéro spécial de leur bulletin, et je souhaite qu'ils soient nombreux, trouveront à chaque page matière à reconnaissance et à admiration. A l'exemple des précédentes, cette livraison contient des articles de musicologues réputés tels que Mme Y. Rokseth ou M. N. Dufourcq, des études sur des instruments anciens d'après de savoureux textes de l'époque, les vivants et pittoresques souvenirs du regretté L. Vierne, etc...

Avec la franchise que l'on doit à un groupement de la valeur de celui des **Amis de l'Orgue,** je me permets pourtant d'exprimer un regret : Il est très bon d'encourager les jeunes compositeurs, mais en les mettant tous sur le même plan (et quel plan !) sans formuler de distinction, sans oser la moindre réserve, M. Gavoty rend un mauvais service à ces jeunes gens, tant en sacrant « maîtres » ceux qui ne le seront jamais, qu'en ne distinguant pas ceux qui pourraient le devenir un jour. Et je ne parle déjà pas de la confusion qu'un tel procédé risque de faire naître dans l'esprit du public. Il serait à souhaiter que le bulletin des Amis de l'Orgue possédât une rubrique de critique confiée à des spécialistes qui ne craindraient pas de prendre leurs responsabilités. Une telle rubrique compléterait dignement cette publication, lui donnerait encore plus de vie et de relief et l'acheminerait vers le titre de « revue » ambitionné justement par ses zélés directeurs, non moins que par ses fervents lecteurs. Mais il faudrait se garder de tout esprit de chapelle...

Marina Scriabine.

EGLISES PARISIENNES. - Sous les auspices de la Commission d'art sacré du diocèse de Paris. - de Gigord - 1 vol. 15 fr.

Voici un petit livre que tout catholique parisien devrait posséder. Son premier mérite est de dresser une liste de toutes les églises du diocèse, y compris les chantiers du Cardinal, et d'en donner les adresses précises. Il se présente avec beaucoup de clarté, et aussi avec une élégance, un agrément, un luxe d'illustrations à peine concevables si l'on pense à la modicité du prix. Enfin il offre, sous un volume réduit, quelques-uns des renseignements contenus dans le gros ouvrage de M. Dumolin et G. Outardel, paru l'an dernier. Il s'agit d'une œuvre collective et du reste anonyme. Pour être à la fois précis et bref, pour ne rien omettre d'essentiel, pour établir des perspectives, les difficultés étaient grandes et même insurmontables. La critique est aisée. Chacun concédera que les notices de Notre-Dame, de la Sainte-Chapelle ou de Saint-Séverin sont excellentes. Les paragraphes concernant des monuments plus récents remporteront moins de suffrages. Je serais de ceux qui regrettent sur la couverture la vue de l'église Saint-Antoine de Padoue : cette façade n'est pas une réussite. Peu de renseignements sur le mobilier ; sur ce chapitre ce nouveau guide est aussi laconique ou aussi muet que ses devanciers. Les trésors des églises parisiennes permettraient pourtant d'organiser de bien attachantes expositions semblables à celles qui ont eu lieu à Versailles ou à Rouen.

A. G.

LA MAISON DES CARMES. - 1 album Hélio NEA, en vente à l'Institut Catholique, 21, rue d'Assas. Prix 12 fr.

Un album de très belles photographies ressuscite le passé et fixe le présent de la vénérable Maison des Carmes. Voici des aspects pittoresques, souvent interdits au profane ; voici les bonnes peintures de la chapelle restaurées récemment. Quelques dessins, qui trahissent un souci de stylisation et qui ont du moins le mérite de ne pas trouer les pages, mais qui s'allient assez mal aux photos.

Des légendes aussi, les unes anonymes, les autres signées Verlaine, Péguy, Claudel, Mme de Noailles, Samain... et des points de suspension. Cela dans le goût des maximes morales que nous inscrivions en belle écriture moulée, sous la date, aux pages de nos cahiers d'école primaire communale. Le public est un juge très difficile en fait de littérature cléricale. Permettons-nous donc de rappeler que la meilleure recette pour être de son temps, c'est encore de ne pas s'y efforcer.

A. G.

PARIS, par André George. Collection « Les beaux pays ». Arthaud, Grenoble. 1 volume, 40 fr.

La collection des **Beaux pays** qui s'adresse au grand public cultivé, consacre à Paris, sous la signature d'André George, un nouveau volume dont il faut se réjouir du point de vue de l'art sacré. La couverture, une aquarelle, à vrai dire peu livresque, du spirituel dessinateur Berthold Mahn, offre une vue perspective de l'île de la Cité, nef et cœur de Paris ; et la logique comme la force des choses veulent ainsi que ce soient la façade de l'église Notre-Dame et la flèche de la Sainte-Chapelle qui servent d'enseigne à la ville.

Les photographies, parfaitement reproduites, comme il est d'usage chez cet éditeur, constituent un florilège des monuments, des rues, des jardins, de tous les tableaux parisiens, des aspects classiques certes, mais aussi des aspects familiers ou imprévus. Plus de quarante photographes y collaborent, professionnels ou amateurs, et ceux-ci ne sont pas les moins rusés. Sur quelque deux cents clichés, soixante ont un caractère religieux, allant des tours de Notre-Dame vues à travers les branches d'un cerisier du Japon à la nef de Saint-Denis, de la Sainte-Chapelle, au martyre de St Sébastien, de Donatello, ou aux peintures toutes récentes de l'église du Saint-Esprit : cet hommage est d'autant plus éloquent sans doute qu'il n'est pas calculé. Le texte d'André George, en forme de discours éloquent et sensible, n'omet rien, lui non plus, est-il besoin de le dire, de tout ce qui touche à la vie spirituelle de Paris.

A. G.

L'enfant et les images

Dans **le Noël,** du 6 au 27 mai 1937 (quatre numéros, éditions de la Bonne Presse), Mme Marie FARGUES étudie au point de vue catéchistique les images pieuses. Apport très remarquable au dossier, et qui, espérons-le, sera médité par les éducateurs, les catéchistes, car il est riche d'expérience et plein de finesse psychologique. Conclusions : s'adapter au progrès normal qui se fait chez l'enfant dans la compréhension des images. **Vérité,** simplicité, lisibilité. « S'il convient, en outre, que l'image soit bien dessinée, c'est surtout pour que l'intelligence s'habitue aux formes justes et en éprouve peu à peu et de plus en plus le besoin. La question essentielle alors est, non pas de former le goût, mais de ne pas compromettre sa future formation... Les bonshommes à grosses têtes, les expressions caricaturales, les outrances quelles qu'elles soient, et même les stylisations excessives, quelque belles qu'on les veuille ou qu'on les juge, le petit enfant ne peut pas les interpréter dans le sens qu'a voulu l'artiste, alors à quoi bon ? Je crois que ces déformations ne peuvent aboutir qu'à fausser le sens des proportions, à gêner l'éducation perspective de l'œil et à empêcher les enfants d'avoir plus tard un jugement indépendant sur les œuvres. Ne pas traiter non plus les sujets religieux avec une fantaisie qui vise à amuser mais ne fait pas prendre ces sujets au sérieux ». Nous nous demandons si Mme Fargues n'est pas trop pessimiste quand elle pense que les tableaux des maîtres anciens ne parlent pas aux enfants. Elle excepte fra Angelico et trois ou quatre autres. Il nous semble que c'est trop ou trop peu. Si fra Angelico est accessible, beaucoup d'autres doivent l'être aussi, qui sont aussi clairs et simples et très spirituels. Nous espérons que Mme Fargues poursuivra ses observations sur les enfants dans ce sens.

— Dans **la Vie Catholique** du 11 septembre 1937, article de Mme Fargues sur les dessins d'enfants exposés au Pavillon Pontifical.

Revues étrangères

Saluons l'apparition à Londres d'un journal consacré à l'art hrétien. **Art notes**, 59, Park Walk, Chelsea, London. Un numéro vant-coureur de 8 pages en juin, et puis il est illustré et mensuel dater d'octobre. En ce numéro de juin, controverse pour et cone les grandes fenêtres de chevet qui sont si caractéristiques de architecture gothique anglaise. Article de A. Wilkins sur le dououreux problème des rapports de l'art et du public. Evidemment ! ne publication consacrée à l'art chrétien commence par là. En out effort de renouveau, on commence par se plaindre de l'inompréhension du public et l'on espère faire son éducation... lélas !... Dans une note bibliographique de Mlle Joan Morris, elevons cet avis optimiste au sujet de la déchristianisation de art contemporain : « Il est bon pour un enfant d'avoir de lonues périodes de libre jeu où son corps se développe et acquiert es forces pour le travail sérieux ; de même il a été bon pour a faculté naturelle d'art d'avoir ce large espace où s'ébattre, our se former lui-même plus complètement et se disposer évenuellement à un service plus haut : surnaturel ». Dieu vous enende !... Et tous nos vœux de succès à ce sympathique journal.

L'ARTISAN LITURGIQUE.
Le numéro de juillet-septembre est consacré presque entièement à l'abbaye de Saint-Wandrille. On sait qu'elle est un entre d'art liturgique très estimable par le respect, le soin vraiment bénédictins avec lesquels tous les objets du culte y sont xécutés. - Dans ce même numéro, nombreuses vues de l'église e Fontenais, dans le Jura bernois, œuvre de Fernand Dumas, ont nous avons publié la porte en mars dernier. Signalons parculièrement les fers forgés et objets d'orfèvrerie de Marcel 'euillat et le chemin de croix en céramique de François Baud.

LITURGICAL ARTS, premier trimestre.
En frontispice, esquisse de Miss Virginia Wood, primée au oncours de la Liturgical Arts Society : les quarante saints du anon de la messe, concours dont nous avons souligné l'intérêt n mai, p. 156. Cette composition paraît pleine de mérites. - tude du Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec : « l'importance de la liturgie ».

DIE CHRISTLICHE KUNST, revue de la « Deutsche Gesellchaft für Christliche Kunst » (Munich).
Le numéro d'avril-mai consacre un article illustré à deux glises récemment construites par l'architecte rhénan Wilhelm Schulte dans le diocèse de Spire. Comme il est d'usage depuis uelques années, église, presbytère, dispensaires et salles d'œuvres forment un bloc monumental ingénieusement incorporé au aysage. Les ensembles, pierres de taille et tuiles, ne sont pas ans rappeler l'architecture romane, religieuse ou militaire. On a toutefois ici la surprise agréable de constater l'absence presque complète des affectations ou des bizarreries qui heurtent dans beaucoup d'œuvres récentes. Ici, pas d'erreur possible, ce ont bien des églises, le portail principal, l'emplacement de la nef et du chœur se découvrent dès le premier coup d'œil. Ces mérites ne sont pas minces, aujourd'hui, en Europe centrale. La façade de Waldfischbach (Palatinat), avec ses deux tours rappues, ses trois portes en plein-cintre et la grande surface nue où se détache le crucifix est originale et puissante. A Hassel (Sarre), il semble que ce soit l'intérieur, d'une élégante nudité, le mieux réussi.
Le même fascicule présente une série de céramiques religieuses de l'artiste styrienne Vilma Schalk. L'exposition des arts décoratifs de Paris, en 1925, nous avait révélé dans ce domaine de charmantes inspirations humoristiques. Le même esprit fait ci merveille tant qu'il demeure dans la lignée baroque et populaire.
Enfin, un compte-rendu de l'exposition de manuscrits religieux organisée par l'évêché de Rottenbourg (Würtemberg), est illustré de photographies de belles reliures modernes de Willi Pingel (Leipzig) et de Gottlob Trück (Freudenstadt). Il semble que le goût « gréco-égyptien » hérité des abbayes bénédictines de Beuron ou de Maria Laach et l'humanisme de l'Allemagne du Sud aient dicté ici d'excellents conseils de soumission à l'objet, de sobriété et de nerveuse élégance.
Quoi qu'il en soit des considérations philosophiques qui les accompagnent, nous pensons reconnaître la même influence heureuse dans les ornements liturgiques présentés par le numéro de juillet 1937. Mlle Grete Badenheuer drape admirablement ses chasubles, mais il semble que les ornements géométriques lui réussissent mieux que la figure humaine. De Mlle Trude Benning (Duisbourg) un beau voile orné d'étoiles et de figures d'anges. Les travaux de Mme Laschinsky-Wichen (Cologne) paraissent plus classiques, dans le bon sens du mot.
Le fascicule de juin 1937 apporte les résultats d'une expérience de rajeunissement de l'église Sainte-Marie de Bremerhaven, construite vers 1865 en style pseudo-gothique et rénovée en 1935 par Théo Landmann d'Osnabrück. Le chœur et la nef ont été repeints en couleurs claires et débarrassés d'un bric à brac encombrant. Mais que dire des nouvelles peintures ? Comment Théo Landmann, qui est sans nul doute un décorateur de goût, a-t-il pu commettre des figures aussi affreuses ? Au nom de quels sophismes esthétiques ou métaphysiques ? Ou par suite de quelle impuissance plastique ?
Le numéro d'août 1937 se place à l'abri de toute controverse avec de beaux articles historiques sur les églises de bois finnoises, du XVIe au XIXe siècle, par Hans Henniger, et sur les sculptures décoratives des frères Asam dans l'église baroque St-Jean Népomucène de Munich.
On a l'impression d'un désarroi causé par la réaction hitlérienne contre l'expressionnisme. L'Art Sacré étudiera bientôt cette question.
A. G.

Courrier

L'Art Sacré a publié en mai, sous le titre de « Collaborations nécessaires », de fort justes remarques de M. J. Pigeire sur l'intérêt qu'il y aurait pour le clergé à faire plus souvent appel aux conseils des architectes. Une lettre très intéressante d'un prêtre de l'Est n'a pas tardé à nous montrer que — comme nous avions pris soin de le dire nous-mêmes — « il y a malheureusement architectes et architectes... ». Cette lettre appelle de trop graves réflexions pour que nous ne nous fassions pas un devoir de la publier ici.

« M. J. Pigeire écrit : « Si artistes authentiques et ecclésiastiques ne se rencontrent guère, c'est que trop souvent ils oublient, marchant sur les rives opposées d'un large fleuve, qu'un pont existe, naturellement destiné à les réunir : l'architecte » (p. 137).

...Celui qui vous écrit vit dans ce que l'on a appelé les régions libérées. Il a dirigé deux coopératives de reconstruction, a surveillé quatorze millions de travaux, et a été mêlé dans sa région, de 1920 à 1931, à tout ce mouvement de remise sur pied qui a exigé un rude effort. Il a dû, en outre, assister, dans la reconstruction de leurs églises, une bonne douzaine de ses confrères.

Mon expérience m'amène à dire : l'architecte, un homme d'art...?? vous en connaissez beaucoup? Ils ont fait de l'architecture au mètre cube, et à 5 % sur le tout... (pour ceux qui ont été honnêtes). Allez donc trouver M. G... (M. G.. a été Directeur de coopératives diocésaines de reconstruction des églises). Examinez ses dossiers — et dites-moi combien d'églises valent d'être appelées des églises et ont été inspirées par l'art...

Nous, curés, très souvent, il nous a fallu lutter contre eux, et je pourrais vous édifier. Nous n'avons pour les architectes, *a priori*, qu'une considération restreinte, et en leurs talents qu'une considération plus restreinte encore. Il s'agit évidemment de ceux que nous avons connus (trop nombreux, hélas!) et qui ont enlaidi nos pays jusqu'à la prochaine guerre...

Ces réflexions seront peut-être, pour M. Jean Pigeire, l'occasion d'un nouvel article qu'il pourra intituler : Comment redonner confiance au clergé. Il nous rendra service ».

Nous ne ferions peut-être pas entièrement nôtres ce son de cloche ni la vivacité de ces accents, nous savons bien cependant que beaucoup d'architectes, par respect et par amour de leur noble métier, donneront raison à notre correspondant contre tant de flibustiers qui, au lendemain de la guerre, se sont abattus sur les régions dévastées. En tout cas, nous ne pouvons pas ne pas déplorer l'effarante médiocrité des centaines d'églises qui, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Midi, en passant par Lisieux et Paris, ont été bâties non par des flibustiers mais par de dignes architectes, probes et consciencieux, amis de l'Eglise et du clergé...

On nous reproche parfois la sévérité de nos appréciations. Nous ne sommes pas sévères de gaieté de cœur. Mais l'expérience de chaque jour nous montre que *L'Art Sacré* ne sera utile qu'à ce prix-là. Le jour où ceux qui ont, au prix de tant de sacrifices, fait bâtir ces églises seront à même de juger à sa vraie valeur ce qu'on leur a bâti, ils seront infiniment plus sévères que nous ne le sommes nous-mêmes. La lettre que nous publions aujourd'hui en est une première preuve.

Il reste bien entendu toutefois que l'on ne peut pas se passer de l'architecte, sous prétexte d'économie, et que la pire des solutions est de se livrer aux entrepreneurs.

M.-A. C.

Rentrée des Ateliers d'Art Sacré

Les **Ateliers d'Art Sacré**, sous le haut patronage de l'Institut Catholique ; directeurs : MM. Maurice Denis et George Desvallières, membres de l'Institut, annoncent leur réouverture annuelle.

Atelier de dessin et de peinture : ouverture le lundi 18 octobre. Première correction par les maîtres le samedi 23 octobre à 15 heures.

Cours préparatoire, les mardis et jeudis matin, ouverture le mardi 2 novembre.

Cours de reliure et de dorure.

Cours de broderie et chasublerie : ouverture le mercredi matin 3 novembre.

Conférences religieuses tous les quinze jours, de novembre à juin.

Les Ateliers d'Art Sacré donnent une formation générale d'art et de métier aux élèves, en les orientant vers des réalisations d'art religieux. Ils sont en outre un centre de vie catholique.

Les ateliers sont établis sur un plan corporatif. Les élèves peuvent être admis avec l'assentiment des directeurs moyennant un droit d'inscription trimestriel. Après un certain stage, s'ils prennent l'engagement de se consacrer à l'art religieux, ils peuvent devenir apprentis. Lorsqu'ils ont réalisé une œuvre achevée et que les Maîtres jugent leur apprentissage terminé, ils sont nommés compagnons sur la décision des chefs d'atelier et collaborent à l'exécution des commandes que reçoivent les divers ateliers : peinture, sculpture, vitraux, imagerie, chasublerie, reliure.

Les Ateliers d'Art Sacré concourent ainsi à la rénovation de l'art religieux en formant des artistes et en répondant aux besoins des églises et des fidèles.

Parmi les nombreuses récompenses accordées aux compagnons, quatre prix Blumenthal ont été obtenus en 1928 et 1930.

Pour tous renseignements, s'adresser au Siège Social et Secréatariat les après-midi de 3 à 5 heures, 8, rue de Furstemberg, Paris (VIe), à partir du 1er octobre.

Pour la Poésie Catholique

Notre ami P.-L. Flouquet vient de fonder à Bruxell[es] une nouvelle « Collection littéraire » dont le titre dit cla[i]rement le but : « Les Cahiers des Poètes catholiques ».

Ces cahiers veulent faire entendre régulièrement [la] voix de nos poètes, souvent perdue dans le vacarme d[e] toute la littérature contemporaine, et défendre, en tou[s] domaines, l'honneur et les intérêts de la poésie catholiqu[e]. Les cahiers auront un caractère universaliste très marqué : le[s] poètes de toute race et de tout pays pourront s'y faire entendr[e]. Le talent et l'esprit chrétien y auront tous les droits, dan[s] quelque langage et sous quelque forme qu'ils s'expriment.

Nous ne pouvons qu'applaudir ce généreux dessein e[t] le recommander à nos lecteurs.

Les Cahiers des Poètes Catholiques formeront une collectio[n] bien moderne. Ils comprendront des ouvrages poétiques sélectionnés et le plus possible originaux ; une revue semestrielle e[t] une anthologie annuelle. Son comité de direction témoigne d[u] caractère d'universalité qui marquera toute son action. On [y] trouvera les noms d'écrivains et poètes réputés chez nous et [à] l'Etranger : MM. Thomas Braun, Hubert Colleye, Patrice de l[a] Tour du Pin, Paul Fierens, Pierre-Louis Flouquet, Jacques Maritain, Pierre Nothomb, Giovani Papinni, Robert Poulet, Gasto[n] Pulings, Daniel Rops, Jean Thévenet, Gertrude von Lefort, Pau[l] Werrie. Le secrétariat sera assuré par Auguste Marin.

Plusieurs centaines d'écrivains catholiques nous ont donn[é] leur adhésion. Citons parmi eux : Jean Amrouche, Albe, Ald[o] Capasso, Paul Claudel, Henriette Charasson, Hilda Bertranc[l], Aloïs Bataillard, Georges Bernanos, J. Biebuyck, J. Bertot, H. Bauchau, P. Courthion, A. de Failgairolle, V. de Moraes, E. de Bruyn, Hubert Dubois, Milocsz, Henri Ferrare, Luigi Fallacara, Stanisla[s] Fumet, Erik Blomberg, J.-B. d'Orbaix, Marcel Fombeure, Marni[x] Gyssen, Ghéon, A. Gangotena, C. Huchet, Max Jacob, R. F[.] Jousse, F. Jammes, Y. Lenain, Robert Guiette, L. Levaux, Y. Lanoë, C. Melloy, G. Maillet, A. Marcou, F. Many, Malègue, Ch[.] Masonne, Raïssa Maritain, P. Reverdy, G. Roud, Seuphor, V[.] Saba, E. Sodergran, G. Sneyers, Marie Under, Katri Vala, F[.] Weyergans, M. Lobet, A. Zarraga, etc., etc.

Le premier Cahier des Poètes Catholiques est paru en mai. Il était consacré aux « Hymnes à l'Eglise », de Gertrude vo[n] Lefort, poèmes d'un puissant prestige lyrique, préfacés par Pau[l] Claudel.

Les cahiers suivants présenteront des œuvres de G. K. Chesterton (anglais) ; André Marcou (français) ; Michel Wallac[e] (américain) ; Patrice de la Tour du Pin (français) ; Katri Val[a] (finlandais) ; Henri Ferrare (suisse) ; Hubert Dubois (belge) ; Rainer Maria Rilke † (autrichien) ; Aldo Capasso (italien) ; Francis Thompson † (anglais) ; Aloïs Bataillard (suisse) ; Coventry Patmore † (anglais) ; ainsi que de nombreux autres poètes de valeur, tant français que belges d'expression française et flamande.

Le premier numéro de la Revue semestrielle des Poète[s] Catholiques est paru en juillet.

En plus d'une riche collaboration poétique, cet organe, de 100 pages environ, publie des études sur les principales œuvres littéraires et artistiques ayant un sens religieux, sur les mystiques, etc.

La première anthologie paraîtra en décembre. Elle comprendra environ 200 pages et réunira des œuvres choisies de poètes catholiques du monde entier.

Le prix de souscription aux 10 publications de la collection de 1937 est de 100 francs belges, port compris (étranger, 22 belgas), prix entendu pour des exemplaires numérotés, sur Faetherweight de fabrication spéciale, formant une série de valeu[r] bibliographique supérieure au prix de souscription, le nombre de collections numérotées étant limité à 300 pour la série 1937-1938. Ceux de nos souscripteurs qui le désireraient pourron[t] s'acquitter en 4 versements trimestriels de 25 francs.

Les souscriptions doivent être envoyées d'urgence au Directeur-Fondateur de la Collection des Cahiers des Poètes Catholiques : Pierre-Louis Flouquet, 65, rue Van-Artevelde, Bruxelles-Centre, Belgique.



Monastère de Potchaev, Eglise de la Trinité.

Hélio N.E.A., 93 à 97, Rue du Chevalier Français. - Lille

Le Gérant : J. LHOMME